

Repérages et Passages de la transculturalité entre Desirada et Je suis un écrivain japonais

ANNE MALENA

University of Alberta, Edmonton, Canada

Résumé: Cette étude de trois romans, *Passages* (1991) d'Émile Ollivier, *Desirada* (1997) de Maryse Condé et *Je suis un écrivain japonais* (2008) de Dany Laferrière, examine à partir d'une perspective traductologique comment des écrivains antillais, pour qui la langue française n'a jamais été un choix, pensent et représentent « l'expérience du divers » après Victor Segalen, Saint-John Perse et aux côtés d'Édouard Glissant. L'analyse de ces trois romans s'appuiera également sur l'essai *Repérages* (2002) d'Ollivier, publié peu avant sa mort et dans lequel il explore son propre parcours de l'exil et la nécessité de repenser son écriture comme un moyen de « se déprendre de soi-même » (Ollivier, 2002 : 22) et d'établir un compromis avec la réalité. Les textes d'Ollivier s'ouvrent sur une perspective de littérature-monde, mais restent néanmoins profondément ancrés dans la tragédie d'Haïti et de ses conséquences sur l'individu en exil. Par contraste, Condé et Laferrière font exploser le carcan des origines, sans les évacuer pour autant, et écrivent à partir de la possibilité d'une littérature-monde, la première de façon clairement pessimiste et le second de façon ironique frôlant le cynisme.

Mots-clé : romans antillais, perspective traductologique, exil, littérature-monde, écriture décentrée

Abstract: This study of three novels, *Passages* (1991) by Émile Ollivier, *Desirada* (1997) by Maryse Condé and *Je suis un écrivain japonais* (2008) by Dany Laferrière, examines from a translation perspective how Caribbean writers, for whom the French language was never a choice, think through and represent « l'expérience du divers » after Victor Segalen, Saint-John Perse and along with Édouard Glissant. The analysis of these three novels will also draw from the essay *Repérages* (2002) by Ollivier, published shortly before his death and in which he explores his own experience of exile and the necessity to rethink his writing as a means to « se déprendre de soi-même » (Ollivier, 2002 : 22) and to reach a compromise with reality. Ollivier's texts open into a literature of the world perspective but remain nevertheless deeply anchored in Haiti's tragedy and its consequences for the exiled individual. By contrast, Condé and Laferrière explode the shackles of origins, without erasing them entirely, and write from the very possibility of a literature of the world, the first in a clearly pessimistic fashion and the second with an irony very close to cynicism.

Keywords: Caribbean novels, translation perspective, exile, literature of the world, decentered writing

Resumen: Este estudio de tres novelas, *Passages* (1991) de Émile Ollivier, *Desirada* (1997) de Maryse Condé y *Je suis un écrivain japonais* (2008) de Dany Laferrière, examina desde una perspectiva de la traductología como escritores del Caribe, para quienes la lengua francesa nunca fue una opción, piensan y representan « l'expérience du divers » después Victor Segalen, Saint-John Perse y al lado de Édouard Glissant. El análisis de estas tres novelas se apoyará también sobre el ensayo *Repérages* (2002) de Ollivier, publicado un poco antes de su muerte y en el cual explora su propia experiencia en el exilio y la necesidad de pensar de nuevo su escritura como una manera de « se déprendre de soi-même » (Ollivier, 2002 : 22) y llegar a un compromiso con la realidad. Los textos de Ollivier se abren a una literatura-mundo pero sin embargo se quedan profundamente anclados en la tragedia de Haití y en sus consecuencias para el individuo en el exilio. En contraste, Condé y Laferrière explotan las cadenas de los orígenes, sin dejarlos, y escriben desde la posibilidad de una literatura-mundo, la primera en una manera claramente pesimista y el segundo con una ironía cercana al cinismo.
Palabras-clave : novelas del Caribe, perspectiva de traductología, exilio, literatura-mundo, escritura descentralizada

La francophonie ne serait pas tant ce qu'elle avouerait être,
un rassemblement solidaire de convergences culturelles,
qu'une sorte de prophylaxie générale contre des déculturations
et des diffractions estimées regrettables.

Édouard Glissant

À travers leur œuvre romanesque, trois écrivains antillais posent la problématique d'une transculture francophone à partir de positions exilées ou volontairement décentrées. Le regretté Émile Ollivier, né à Port-au-Prince et décédé à Montréal en 2002, a mené une double carrière de sociologue et d'écrivain au cours de laquelle il n'a jamais cessé de s'interroger sur les questions d'exil et de diaspora. Maryse Condé, née à Pointe-à-Pitre et partageant maintenant son temps entre la Guadeloupe, Paris et New York, est la romancière guadeloupéenne la mieux connue dans le monde francophone, en raison de la qualité de son écriture et de ses éditeurs français ainsi que pour le regard franc qu'elle pose sur l'exil et les espaces migratoires. Dany Laferrière, né à Port-au-Prince et vivant à Montréal, récipiendaire en 2009 du Prix Médicis pour *L'énigme du retour*, se distingue par son irrévérence véhiculant néanmoins une réflexion profonde sur les frontières et les obstacles qui ralentissent le développement d'une littérature transculturelle.

Cette étude de trois romans, *Passages* (1991) d'Ollivier, *Desirada* (1997) de Condé et *Je suis un écrivain japonais* (2008) de Laferrière, examine à partir d'une perspective traductologique comment des écrivains antillais, pour qui la langue française n'a jamais été un choix parce qu'elle était celle de l'éducation, pensent et représentent « l'expérience du divers » après Victor Segalen, Saint-John Perse et aux côtés de Glissant. Elle s'appuiera également sur l'essai *Repé-*

rages (2002) d'Ollivier où il explore son propre parcours et son écriture comme un moyen de « se déprendre de soi-même » (Ollivier, 2002 : 22) et d'établir un compromis avec la réalité. Ces textes s'ouvrent sur une perspective de littérature-monde, Ollivier demeurant néanmoins ancré dans la tragédie haïtienne alors que Condé et Laferrière font exploser le carcan des origines, sans les évacuer pour autant, la première de façon clairement pessimiste et le second de façon ironique touchant au cynisme. Tous les trois font écho au sentiment de Glissant par rapport à la francophonie en confrontant dans leur écriture les « déculturations et [l]es diffractions » du sujet migrant (Glissant, 1990 :127).

La traductologie permet de considérer les obstacles qui s'opposent à une littérature transculturelle ainsi que les conditions qui facilitent sa production. Comme l'exprime James Clifford: « Les mouvements migratoires produisent des identités de la diaspora et des identités hybrides qui peuvent être à la fois restrictives et libératrices » (Clifford, 1997 : 10; ma traduction). Cette problématique est évidente chez les écrivains qui mettent en scène des personnages tiraillés entre plusieurs cultures et tentant de concilier mémoire et réalité dans un discours niveau, notion que Michel Laronde problématise à partir du phénomène post-colonial de la littérature beure, une « écriture décentrée » :

Le décentrage n'est pas [...] une écriture francophone dans le sens où sa signification vient de son *intérieurité* au canon culturel et linguistique français (de France). Il n'y a pas co-existence/alternance de deux discours *dans le même Texte* : un discours francophone qui aurait sa propre signification et/ou le discours français de France avec ce qu'il représente de canonique dans sa Forme (style) et son Contenu (son message) mais il y aurait imbrication de signifiants des deux Cultures pour donner un discours nouveau. (Laronde, 1996 : 182)

Ce qui pour Laronde est une dynamique de décentrage s'apparente à un processus inévitablement transformateur de traduction sur les plans linguistique —lorsqu'il s'agit de faire dialoguer le français et le créole, par exemple— et métaphorique, lorsque l'imbrication de diverses cultures donne lieu à ce que je nomme le trafic des cultures, inspirée par l'ouvrage intitulé *Le Trafic des langues* de Sherry Simon. Depuis l'intérêt renouvelé que philosophes, critiques littéraires et traductologues portent à Walter Benjamin, et en l'occurrence au texte intitulé « *Die Aufgabe des Übersetzen* », qui figura en 1923 comme préface de sa traduction des *Tableaux Parisiens* de Baudelaire et qui a suscité beaucoup d'intérêt depuis que Jacques Derrida en publia sa propre relecture dans « Les Tours de Babel », une foison d'ouvrages critiques a été publiée, proposant une ré-examen des textes et des contextes coloniaux à partir d'un point de vue de traduction. Je pense surtout à *Siting Translation* de Niranjana, *The Poetics*

of Imperialism de Cheyfitz, *Contracting Colonialism* de Rafael, *Post-colonial Translation* sous la direction de Susan Bassnett et Harish Trivedi, et à d'autres. Selon Douglas Robinson, ces ouvrages révèlent que l'étude de la traduction dans une perspective postcoloniale permet de mieux saisir la complexité des enjeux de pouvoir sur la scène coloniale. À la fois au service de la colonisation et un instrument de résistance, voire de libération, la traduction opère au centre de l'affrontement des cultures et en souligne le rapport d'altérité qui prévient la domination totale ainsi que l'assimilation totale. S'inspirant de Benjamin et de la notion élaborée par Antoine Berman d'une traduction éthique, à savoir d'une traduction qui n'efface pas l'étrangeté du texte étranger mais en soutient l'épreuve, Sherry Simon écrit que « [l]a traduction est ainsi une construction de passage, arcade et non édifice; elle nous transporte vers la réconciliation des idiomes » (Simon, 1994 : 62).

La transformation profonde que subissent les personnages étudiés ici tend vers un idéal de « réconciliation des idiomes », mais n'est que très difficilement atteinte, chez Ollivier et Condé, ce qui nous rappelle constamment les leçons enseignées par l'histoire coloniale, c'est-à-dire que la langue n'est pas neutre, qu'une culture en domine toujours d'autres et que, si négociation et réconciliation il y a, elles se jouent au sein d'une problématique de relations de pouvoir. En conjuguant chez leurs personnages l'espoir et le désarroi, ainsi qu'une conscience de race et de classe, ces écrivains mettent en scène un contexte de traduction culturelle marqué par une asymétrie des cultures (Bassnett et Trivedi, 1999 : 16) et par un rapport d'altérité. On verra que la problématique est posée un peu différemment chez Laferrière, plus proche des revendications de la littérature-monde, tout en s'appuyant de façon plus explicite sur les phénomènes de traduction. Il y aurait lieu en fait de se demander s'il n'a pas conçu son roman comme un exemple de littérature-monde, à l'instar de *Traversée de la mangrove* (1989), écrit par Condé pour illustrer les tenants de la créolité. Une brève mention de Bouvier, en tant que traducteur, confirmerait cette hypothèse puisque le manifeste se pose la question suivante : « Comment a-t-on pu ignorer pendant des décennies un Nicolas Bouvier et son si bien nommé *Usage du monde* ? » (« Pour une «littérature-monde» en français », 2007). La *Chronique japonaise* du voyageur suisse a probablement été une source d'inspiration, ainsi que l'incipit —« Mon éditeur a téléphoné pendant que j'étais parti acheter du saumon frais. Il veut savoir où j'en suis avec ce foutu bouquin. On ferait mieux de parler saumon » (Laferrière, 2008 : 11). Les deux chapitres suivants, intitulés « Chez le poissonnier » et « Le saumon angoissé », font aussi allusion à Bouvier ou au « saumon genevois remontant à ses sources » (Lefevre, 2007). Le manifeste de 2007 poursuit dans la lignée de la « littérature voyageuse », qui débute en 1992 par le livre-manifeste *Pour une littérature voyageuse*, dont Bouvier était un des

signataires, en passant par le festival littéraire annuel des « Étonnants voyageurs » à Saint-Malo (Forsdick, 2010 : 2-4). Les sections qui suivent abordent l'évolution d'une pensée transculturelle chez les « diasporés » qui se rapproche d'une littérature-monde fermement établie et garante d'un trafic équitable entre les cultures, mais qui demeure pour le moment une promesse de remise en question des frontières malgré l'espace difficile que les écrivains doivent négocier entre leurs origines et leurs nouvelles réalités.

1. LE DÉPART

L'existence est un arbre; son feuillage, ses racines les figures
interchangeables d'une éternelle donne. La chute des feuilles
est triste, pourtant elle est souvent quête des humidités enfouies,
annonce des feuilles à venir, envol. Le temps est arrivé
d'abandonner la poussière du pays que tu traînes sous tes sandales.

Émile Ollivier, *Passages*

Un vieux bourlingueur poète de ma connaissance m'a dit un jour: « Voistu, le sol est natal ». Né en Suisse d'où, ironisait-il, « il est si doux de pouvoir partir et de savoir qu'on y reviendra », il prétendait s'être redonné naissance en Albanie pendant la Deuxième Guerre mondiale, en Inde aux côtés de Baba Amte, au Biafra lors du génocide ou, plus récemment, à Groszny chez les Tchétchènes (Buhler, 2005). Cet élan de solidarité envers ceux qui vivent la tragédie est un acte de traduction de soi qui répond au désir de formuler un discours nouveau. Pourtant, dans des contextes autres que celui privilégié offert par la nationalité suisse et la promesse du retour, il ne s'agit pas d'un déracinement purement métaphorique, mais d'une traduction forcée, un fait qu'il est impossible d'idéaliser. Dans les romans analysés ici, les personnages sont réellement déracinés et, si l'on pense au symbolisme du rite antillais d'enterrer le placenta du nouveau-né sous un arbre délibérément choisi pour lui, on entrevoit que le « sol est natal » de façon très concrète. L'arbre qui pousse chez soi est rattaché aux ancêtres et à l'individu où qu'il se trouve et quelle que soit l'identité qu'il élabore selon un procès traductif sous le signe du voyage. Ollivier, de *Passages* à *Repérages*, passe ainsi de la singularité de l'individu à une identité plurielle, Condé dépeint un voyage sans direction précise et Laferrière illustre l'idée que « libérer la relation au paysage par l'acte poétique, par le dire poétique, est faire œuvre de libération » (Glissant, 2007 : 79).

Le vieil Amédée, « [s]urvivant d'un ordre archaïque, [...] avait la nostalgie des rites et des règles de l'ancien temps, héritage tenace » (Ollivier, 1991 : 17)

et reste très attaché à la terre nourricière en dépit des malheurs qui la frappe. Sa décision de partir sera donc déchirante car « [c]es terres, même dans l'état où elles étaient, représentaient tout notre souffle, toute notre vie » (Ollivier, 1991 : 22). Il meurt peu de temps après son arrivée au camp de Krome à Miami où les 22 survivants du naufrage d'une embarcation précaire transportant 67 personnes sont littéralement emprisonnés. Le roman débute par les « Sept visions d'Amédée Hosange », dont celle de sa terre transformée en « poubelle des Blancs », narrées par Brigitte, sa veuve (Ollivier, 1991 : 21). Elle résume leur vie conjugale et leur fuite du Duvaliérisme à Normand Malavy, venu de Montréal, où il vit en exil depuis longtemps, pour tenter de libérer ses compatriotes du camp et d'obtenir pour eux un statut légal. Elle mentionne qu'Amédée s'était demandé : « Sa part de territoire, ne l'emporte-t-on pas partout avec soi ? Il n'est pas nécessaire de mourir où l'on est né, d'autant plus qu'un jour, qu'on saute ou qu'on piaffe, toutes les races, toutes les nations finissent pas quitter la lumière du soleil » (Ollivier, 1991 : 24-25). Ainsi, le sol demeure natal au-delà de la mort.

La Guadeloupe étant loin de se trouver dans une situation aussi déplorable que celle d'Haïti, la mort ne fonctionne pas comme figure centrale dans l'écriture de Condé, mais elle marque pourtant, sur les plans métaphorique et psychologique, la protagoniste de *Desirada*, Marie-Noëlle, et sa mère Reynalda. Apparemment violée à l'âge de 14 ans par un homme dont l'identité ne sera jamais révélée, Reynalda qui, peu après le laborieux accouchement « avait la figure d'une morte » (Condé, 1997 : 15), abandonne le bébé dès sa naissance en plein Carnaval et s'enfuit en France. Marie-Noëlle sera élevée pendant dix heureuses années par Ranélise, cuisinière dans un restaurant, qui avait recueilli Reynalda après sa tentative de suicide. Lorsque Reynalda exige que Marie-Noëlle vienne la rejoindre définitivement à Paris pour la rentrée scolaire, elle « se vida d'un seul coup comme une malade atteinte de la fièvre typhoïde, cependant qu'elle rendait par la bouche un chodo épais et nauséabond. Après quoi, aussi rigide qu'une morte, elle tomba dans un coma » (Condé, 1997 : 27-28). À son réveil, la « fillette joufflue et lutine, capricieuse et caressante [...] si imaginative, un véritable moulin à parole » a été transformée en « une grande gaule, la peau sur les os et les yeux éteints » qui « ne prononçait pratiquement plus un mot » (Condé, 1997 : 28). Cette maladie est à l'image de la violence dont toute traduction est capable, en particulier dans un contexte colonial où la langue et la culture dominantes en arrivent à anéantir le texte de départ. Pour Niranjana, l'étape des indépendances nationales, étape, faut-il le rappeler, jamais franchie par les DOM TOM, ne garantit pas pour autant la libération des sujets coloniaux de la tutelle du discours colonial, lequel est persistant et renforcé par l'in-

terpellation des sujets coloniaux à participer à leur propre sujétion, tel que l'avait auparavant brillamment démontré Albert Memmi (1957). La traduction continue ensuite à intervenir pendant que le sujet revêt de nouvelles enveloppes sans jamais se débarrasser complètement des anciennes ou, en d'autres termes, les séquelles du discours colonial sont toujours opérantes dans le discours postcolonial (Niranjana, 1992 : 32-35). Arrachée à son île ensoleillée et transportée malgré elle dans la grisaille de Paris, Marie-Noëlle habite désormais un espace de l'entre-deux, un locus d'affrontement et de négociation entre deux pôles, l'un natal dont la solidité a été dangereusement ébranlée par cette traduction non voulue et l'autre, celui d'un pouvoir jadis inconnu, celui de la mère confondue à la métropole. Condé rappelle ainsi dans ce roman et dans d'autres, en particulier *La Vie scélérate* (Condé, 1987), que la majorité des ressortissants de la Guadeloupe continuent d'être des agents superfétatoires de l'économie française quand ils restent chez eux et des figurants déclassés quand ils vont en France. Marie-Noëlle hérite ainsi de la malédiction pesant sur son sol natal et d'une identité blessée, incomplète et paradoxalement intraduisible.

Laferrière ne s'attarde pas outre mesure sur les raisons de son départ d'Haïti, bien que la dictature en ait été la principale, mais préfère mettre en question les effets de son état de migrance sur les questions d'identité littéraire. Bien qu'il figure lui-même en personnage principal de ses romans, il demeure insaisissable et semble même prendre plaisir à jouer constamment avec les attentes de ses lecteurs et s'amuser à les déjouer. Il assume ainsi pleinement son expérience d'exilé et ce qui l'intéresse avant tout est son inscription à part entière dans le monde qui s'ouvre à lui, sans exclure Haïti où il se rend relativement souvent, l'ayant d'ailleurs échappé belle lors du récent tremblement de terre. Dans *Je suis un écrivain japonais*, sous couvert d'une légèreté farfelue, il fait preuve d'une réflexion profonde à propos de « tous ceux qui voudraient être quelqu'un d'autre » auxquels le roman est dédié. Ayant annoncé un « nouveau » roman à son éditeur, l'auteur/narrateur fait état pendant 264 pages, divisées en plus de 65 chapitres, des réactions d'autres personnages au titre de ce livre qu'il n'écrit pas. Débutant par une plaisanterie, selon laquelle « Kurt Vonnegut Jr. aurait dit à sa femme qui m'a rapporté le propos » qu'il est le « plus rapide «titreur» d'Amérique » (Laferrière, 2008 : 12), le roman brode sur ce titre « banal - tout compte fait, sauf le mot japonais » mais toutefois sérieux « car je me considère vraiment comme un écrivain japonais » (Laferrière, 2008 : 14). Le lecteur a le choix d'accepter ces prémisses s'il veut poursuivre sa lecture ou de fermer le livre, déçu qu'il ne s'agisse pas d'un exemple de littérature migrante qui lui aurait appris quelque chose sur l'identité des Haïtiens en exil. Pourtant, il avait été averti par le haïku mis en exergue avant même la dédicace:

Première leçon de style
Les chants de repiquage
Des paysans du Nord.

BASHO

L'interprétation qu'offre Laferrière de ce poème s'éclaircira peu à peu à la lecture du roman placé sous la double égide de Bashô et du voyage et qui se conclut par une conjugaison des routes menant vers le Nord en Haïti, au Japon et depuis Montréal. Dans une perspective traductologique, le terme de *repiquage*, transposé du champ sémantique de la rizière au champ littéraire, suggère un déplacement, une réinterprétation, quelque chose de nouveau, à l'image de l'auteur/narrateur qui, sans jamais quitter Montréal, parcourt un paysage littéraire considérable à la fin duquel il cherche entre les voitures, « la fameuse barrière que Basho fut si heureux de franchir pour prendre la route «étroite et difficile» qui mène vers les districts du nord » (Laferrière, 2008 : 264).

Matsuo Bashô, poète du 17^e siècle qui fonda sa propre école de poésie haïku, voyagea partout au Japon. *Oku no Hosomichi*, « *La route étroite vers les districts du nord* dans une traduction de Nicolas Bouvier » (Laferrière, 2008 : 31), est un classique de la littérature japonaise et la source d'une pratique culturelle basée sur le lien forgé par Bashô entre le voyage et la poésie que Laferrière explique ainsi: « Et Basho toujours soucieux de bien situer le lieu où il se trouve afin que d'autres poètes puissent refaire le même chemin. C'est cela le grand jeu auquel on joue depuis des siècles » (Laferrière, 2008 : 35). Puisque le mot *Oku* peut signifier le lieu, l'intérieur d'un pays ou d'un être et chez Bashô, probablement le monde de la création du haïku (Keene, 1996 : 10-11), Laferrière s'identifie au poète et entreprend le voyage qu'il a toujours rêvé de faire: « j'entrerais dans un livre pour ne plus jamais revenir. C'est ce qui m'est enfin arrivé avec Basho » (Laferrière, 2008 : 83). Cette identification est presque en filigrane, habilement dissimulée et constamment interrompue par des scènes relevant d'un monde moderne et chaotique. Si l'on suit le fil du voyage, on est pourtant amené à comprendre que pour Bashô, « les poètes ne font qu'un et qu'un seul souffle les anime. Et ce chemin, qui est le même pour tous, mais que chaque poète emprunte à sa manière. Et en son temps » (Laferrière, 2008 : 35). En guise d'illustration, le narrateur, assis dans une rame de métro et plongé dans sa lecture, semble se citer lui-même : « Je suis dans le métro de Montréal en train de suivre les traces d'un certain Matsuo Munefusa, dit Basho » (Laferrière, 2008 : 33). Les deux écrivains se rejoignent et se jouent du lecteur, Matsuo Munefusa étant le nom samuraï de Bashô. Chez Laferrière, le sol natal se traduit envers et contre tout en sol littéraire.

PASSAGES

« Il faut aller au-delà! » Au-delà de quoi? Est-ce au-delà
des apparences, au-delà de ce qui semble être la vie, la
vérité de l'être.

Émile Ollivier, *Passages*

Ces trois personnages sont donc plus ou moins à l'aise, ou plutôt mal à l'aise, dans leur espace d'exilés. Normand, dont la voix au sens de Bakhtin, est filtrée par celle du narrateur Régis et les conversations que ce dernier poursuit avec Leyda, sa veuve, et d'autres après sa mort à Miami, passe et repasse dans son esprit les circonstances de son départ, de sa vie à Montréal et de l'expulsion de Baby Doc, Jean-Claude Duvalier, de Haïti en 1986 alors que, ironiquement, des centaines de *boat people* continuent à faire naufrage chaque jour au large des côtes de la Floride. Il a depuis longtemps accepté de se laisser traduire en Québécois, mais il s'agit d'une traduction à jamais inachevée. En essayant de reconstruire les dernières semaines de Normand, Régis se souvient du « cri que lançait Kirkegaard à la fin de *Crainte et tremblement* », mis en exergue ci-dessus, et se remémore l'épisode d'Héraclite en dialogue avec son disciple : « L'on ne peut entrer deux fois dans le même fleuve ». Le disciple réfléchit quelques instants puis répondit : « Maître, on ne le peut même pas une fois » (Ollivier, 1991 : 36). Ce passage constitue la charpente du roman, une quête toujours plus poussée pour révéler l'identité de Normand et également l'image même de cette identité, par définition insaisissable parce que toujours changeante et modulée par les rencontres qu'il a faites et les expériences qu'il a vécues. Telle est en fait la réflexion qu'Ollivier reprendra plus tard dans *Repérages*.

Marie-Noëlle débarque en France dans un monde bigarré et apparemment uni, mais elle souffre du manque d'amour de la part d'une mère qu'elle aime malgré tout et du refus de cette dernière de lui révéler l'identité de son père. Atteinte de la tuberculose, elle passe deux ans et demi au sanatorium de Vence où elle réussit son bac et rencontre à Nice un joueur de Jazz, Stanley, originaire de la Trinité mais né à Londres, avec qui elle emménage à sa sortie du sanatorium et parce qu'elle ne veut pas retourner chez Reynalda. Convaincue que la tristesse dans laquelle elle baigne est la faute de Reynalda, elle épouse Stanley, bien qu'elle sache qu'il ne l'aime pas, et accepte de le suivre aux États-Unis tout en espérant que Stanley puisse « la guérir, mais il était mauvais médecin et puis, de toute façon, son mal était incurable. (Condé, 1997 : 36-37). À Boston, Stanley la quitte et elle trouve du travail chez Anthea Jackson, une professeure d'université qui l'encourage à suivre des cours. Arrivée au doctorat, elle retourne en Guadeloupe pour l'enterrement de Ranélise, mais ne retrouve pas, bien sûr,

l'île de son enfance. Elle se rend à la Désirade pour rencontrer Nina, la mère de Reynalda, qui y vit très isolée. Celle-ci lui raconte l'enfance de Reynalda et sa vie, révélant qu'elle était la maîtresse de son patron, le bijoutier italien Coppini, mais niant l'histoire du viol de Reynalda :

Ne demande plus rien à ta maman, cette menteuse de première. Laisse-la avec ses contes à dormir debout. D'ailleurs, ne demande plus rien à personne. Tu as l'instruction. Tu as l'éducation. Tu as ta belle santé. Vis ta vie.
Qu'est-ce qui te manque? (Condé, 1997 : 202-203)

De retour à Boston, encouragée par Anthea et la promesse d'un emploi, elle termine sa thèse sur Jean Genet, qui « n'intéressait plus l'Amérique noire » (Condé, 1997 : 222), et s'installe dans son nouveau poste. À la fin du roman, elle est résignée, acceptant « qu'autour de moi, il n'y ait jamais eu de place pour un certain bonheur » et ayant décidé que « [h]onteuse, je me tairai donc en attendant qu'à mon tour j'apprenne à inventer des vies » (Condé, 1997 : 281). Elle ne parvient donc jamais à résoudre le mystère de sa naissance, ce qui la condamne à l'impossibilité d'une traduction d'elle-même parce que le texte de départ a disparu, ne lui laissant que la possibilité de créer une version différente d'elle-même, tâche pour le moment insurmontable. Pour elle, la négation de la traduction est sa seule stratégie de survie.

Laferrière, plus jeune, propose quelque chose de nouveau qui relève d'une volonté réelle d'accepter qu'il est un être en traduction afin d'éviter le double piège de « la pureté identitaire » et de « l'authenticité » qui est « pour les ploucs » (Laferrière, 2008 : 243). Dans l'avant-dernier chapitre, il compare la façon dont des paysans de rizière au nord de Haïti, qu'il considère « [e]nfermés dans leurs chants et leurs rituels », perçoivent leur paysage réel et mythique et celle dont Bashô « ne voit pas le paysage comme un géographe. Il ne perçoit que des couleurs. Sensibilité visuelle exacerbée aux dépens d'un odorat déficient. Une bonne ouïe, c'est sûr. Il entend des musiques (la neige qui tombe) qu'une oreille normale ne perçoit pas » (Laferrière, 2008 : 261-263). Cet effort de transcender le paysage local par la poésie, de se traduire afin de s'ouvrir au monde, exploite l'intertextualité, telle que l'avait définie Julia Kristeva il y a longtemps (1969), et s'en sert pour illustrer avec humour ce que peut être une littérature-monde multipliant le temps et l'espace dans lesquels l'individu évolue.

REPÉRAGES

... parler une autre langue, c'est déclencher une situation de suspicion, mais aussi de salut puisque l'on est placé en position de traducteur.
Ollivier, *Repérages*

Si Ollivier n'était pas mort subitement en 2002, un an après avoir pris sa retraite pour se consacrer à l'écriture, il aurait sûrement aimé participer au débat actuel, lancé par les 44 signataires du manifeste (« Pour une «littérature-monde» en français », 2007). Les enjeux sont loin d'être simples bien que tout manifeste ait tendance à idéaliser l'avenir et à passer sous silence des problématiques réelles. En effet, les écrivains de langue française sont égaux, tel qu'on le proclame, mais certains sont plus égaux que d'autres. À défaut de se pencher sur les divisions, l'égalité souhaitée restera vœu pieu : premièrement, certains écrivains font face à beaucoup d'obstacles pour écrire en français et se faire publier; deuxièmement, il y a la question du marché et, qu'on le veuille ou pas, sa dépendance sur la traduction qui fera mon troisième, car soit elle va de soi et est laissée pour compte, soit elle est louche et sévèrement critiquée. Elle fait pourtant partie de toute activité d'écriture et partant de lecture, de la définition d'une identité et du fait d'écrire en français sur le plan mondial.

Repérages s'attarde un moment sur la « double langue, la maternelle et l'autre, cette diglossie » qui est l'apanage des écrivains haïtiens n'ayant jamais choisi d'écrire en français puisque cette langue les avait d'abord choisis eux en tant qu'êtres traduits. Pour Ollivier, c'est « [c]omme si le créole n'avait pas supporté le voyage », parce qu'il n'a « jamais tenté d'écrire en créole, comme si cette langue n'était devenue que celle du manque, de mes émotions et de mes colères » (Ollivier, 2001a : 63). Condé a toujours été claire à ce propos et réitère sa propre situation, d'abord expliquée dans *Le cœur à rire et à pleurer : contes vrais de mon enfance*, pour sa contribution au volume *Pour une littérature-monde* : « J'aime à répéter que je n'écris ni en français ni en créole. Mais en Maryse Condé » (Condé, 2007 : 205). Ayant « grandi dans une famille qui avait le fétichisme du français », elle éprouvait « mauvaise conscience » en parlant français, la langue du colonialisme, et se sentait maladroite en créole. Ce n'est que récemment qu'elle a pu se réconcilier avec le français, mais elle affirme avec l'ironie provocatrice qu'on lui connaît et faisant écho au manifeste :

Si je répète cependant que j'écris en Maryse Condé, c'est que tel un avare qui n'entend point partager son trésor, je ne veux partager le français avec personne. Il a été forgé pour moi toute seule. Pour ma dilection personnelle. Que m'importe si d'autres l'ont utilisé avant moi et si d'autres l'utiliseront après moi ! Que m'importe l'usage que les autres en font, inconnus desquels je ne veux rien savoir, qu'ils aient nom Marcel Proust ou Léopold Sedar Senghor !
Aussi peut-être ne suis-je pas une vraie écrivaine francophone. (Condé, 2007 : 215)

Dans le même volume, où 27 des signataires du manifeste s'expliquent, Laferrière développe sur le thème du voyage privilégié dans son roman ce que

représente pour lui le français. Il pense avoir « perdu trop de temps » à se justifier d'écrire en français bien que ce ne soit pas sa langue maternelle et prétend mettre « un peu d'ordre dans ce grenier rempli d'idéologies ringardes qu'est [s]on esprit » en déclarant tout simplement : « J'écris et je lis en français partout dans le monde. C'est cette langue qui m'accompagne en voyage. Je voyage léger bien sûr » (Laferrière, 2007 : 87). Suit un itinéraire qui commence à Petit-Goâve où il découvre un homme passant le temps sur sa galerie à lire des livres posés sur une table; sa grand-mère lui chuchote à l'oreille : « C'est un lecteur ! » (Laferrière, 2007 : 88). De là, il passe à Port-au-Prince et à Cayenne, puis à Manhattan et Brooklyn, où il relit Léon Laleau, ensuite N'Djamena, Paris, Montréal, São Paulo, Dublin, la Guadeloupe, Mexico et finalement la chambre d'hôtel, « propre et anonyme », la même partout. Il conclut : « Je suis en ce moment au XVIII^e siècle, et ça m'a coûté 10 dollars car j'ai voyagé en poche » (Laferrière, 2007 : 100-101).

Ollivier n'a jamais écrit avec l'apparente légèreté que manifeste Laferrière. Toujours honnête avec lui-même, autant philosophe qu'écrivain, il s'est confronté dans *Repérages* aux grandes questions qui ont sans doute travaillé les signataires du manifeste, notamment à celles de la francophonie, de la mondialisation et des étiquettes affublant les écrivains hors hexagone. Il s'exclame, par exemple : « Je ne suis pas un monstre de foire ; je suis un écrivain-migrant qui a déjà risqué beaucoup et qui, aujourd'hui clame bien haut ce qu'il est » ; plus loin, il précise : « À vrai dire, j'éprouve quelque irritation devant l'épithète d'écrivain-migrant puisque je me sens enfermé dans un piège, le ghetto, alors que je fais tout pour m'en évader » (Ollivier, 2001a : 64 et 70). Les signataires se méfient aussi des catégories trop faciles et signalent la fin de la francophonie : « Soyons clairs : l'émergence d'une littérature-monde en langue française consciemment affirmée, ouverte sur le monde, transnationale, signe l'acte de décès de la francophonie » (« Pour une «littérature-monde» en français », 2007). Le danger persiste pourtant de prendre pour acquis la traduction sur laquelle dépend toute entreprise mondiale.

Dans *Pour une littérature-monde*, Nancy Huston, écrivaine et parfois traductrice de ses propres œuvres, est seule à parler de traduction : « [t]raduire, non seulement ce n'est pas trahir, c'est un espoir pour l'humanité » (Huston, 2007 : 160). Il y a longtemps que les traductologues ont écarté le cliché « Traduttore è traditore » et milité pour la légitimité des traducteurs, mais le fait que Huston s'y réfère encore démontre qu'il reste du chemin à faire pour parvenir à reconnaître les phénomènes de traduction en littérature. En effet, « [l]écriture-monde est le produit d'un lecteur du monde » traduisant « [t]ous ces mondes et ces dits du monde que l'on s'approprie et rejette, que l'on crache

et avale, transforme, déforme » (Trouillot, 2007 : 203). La littérature écrite en français se trouve donc multipliée par la traduction: du sujet à la parole, de l'oral à l'écrit, du réel à la fiction, d'un dialecte à une langue publiable, des créoles au français, d'autres langues au français, de divers médias à l'écriture. À la fois un procédé d'appropriation et de communication, la traduction joue sur la tension paradoxale entre l'opacité et la clarté. On est traduit parce qu'on est transporté à travers le monde (Rushdie, 1991 : 17), mais cette apparente fatalité ne survient qu'au gré d'un long combat de résistance à la traduction. En effet, si un être résiste à se laisser traduire, il rend sa traduction absolument nécessaire afin d'être, non compris par la norme, mais assimilé. Si, au contraire, il accepte de se laisser traduire, ou se traduit lui-même en espérant se rendre aussi transparent que possible, la nécessité de sa traduction disparaît (Cronin, 2000 : 95). Finalement, ce mouvement du local vers le global, du passé au présent, s'inscrit dans une dynamique très large, d'où émerge le souhait même d'une littérature mondiale en français, qui remonte à la nuit des temps et de l'univers, et que l'on nomme voyage, rêverie, contemplation, poétique.

En conclusion, les écrivains de la diaspora mettent en scène diverses possibilités de traduction d'identité dans les espaces migratoires où ils font évoluer leurs personnages. Pour eux, le sol reste natal, mais se transforme par son transport à travers le monde, à l'instar d'une traduction, faite de gains et de pertes qui contribuent à la formulation d'un discours nouveau. Ollivier, ayant fait « la part belle aux textes des anciens maîtres », admet qu'au bout de trente ans d'écriture, « [é]couter toutes ces voix qui s'élèvent dans l'espace et dans le temps m'a appris que mon appartenance à un pays ou à un autre n'était plus légitime et qu'il était possible d'endosser simultanément plusieurs identités. Certes, cela ne s'accomplit pas sans déchirures, sans déplacements, sans métamorphoses » (Ollivier, 2001a : 23-24). Condé explore ces multiplications de l'identité et les souffrances qui s'y rapportent et Laferrière, comme Bashô et Bouvier, s'amuse sérieusement à forger une poétique des paysages, des lieux traversés afin de permettre au lecteur du monde de s'évader, de s'engager dans la voie d'une traduction à jamais inachevée et rattachée à la langue française.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BASHÔ, M. (1996) *The Narrow Road to Oku*, trans. Donald Keene, New York, Kodansha America Inc.
- BASSNETT, S. et TRIVEDI, H. (eds) (1999) *Post-Colonial Translation: Theory and Practice*, London and New York, Routledge.

- BENJAMIN, W. (1997) « L'abandon du traducteur : prolégomènes à la traduction des «Tableaux parisiens» de Charles Baudelaire », traduction L. Lamy et A. Nouss, in *TTR*, Vol 10, n° 2, p. 13-69.
- BENJAMIN, W. (1961) « Die Aufgabe des Übersetzers », *Illuminationen; ausgewählte Schriften*, Frankfurt, Suhrkamp Verlag, 56-69 [1923].
- BOUVIER, N. (1963) *L'Usage du monde*, Lausanne, Payot.
- BUHLER, J. (2005) Communication personnelle.
- CHEYFITZ, E. (1991) *The Poetics of Imperialism: Translation and Colonization from The Tempest to Tarzan*, New York, Oxford University Press.
- CLIFFORD, J. (1997) *Routes: Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge, Harvard University Press.
- CONDÉ, M. (2008). Entretien avec Thomas Flamerion. Consulté le 14 mai 2010. <http://www.evene.fr/livres/actualite/interview-maryse-conde-belles-tenebreuses-1377.php>
- CONDÉ, M. (2007) « Liaison dangereuse », *Pour une littérature-monde*, M. Le Bris et J. Rouaud (éd.), Paris, Gallimard, p. 205-216.
- CONDÉ, M. (1997) *Desirada*, Paris, Robert Laffont.
- CONDÉ, M. (1987) *La vie scélérate*, Paris, Seghers.
- CRONIN, M. (2000) *Across the Lines: Travel, Language, Translation*, Cork, Cork University Press.
- DERRIDA, J. (1985) « Les Tours de Babel », *Difference in Translation*, J. Graham, Ithaca, Cornell University Press, p. 209-248.
- FORSIDICK, C. (2010) « From «littérature voyageuse» to «littérature-monde»: The Manifesto in Context », in *Contemporary French and Francophone Studies*, 14, n° 1, p. 9-17.
- GLISSANT, É. (2007) « Solitaire et solidaire : entretien avec Édouard Glissant », avec P. Artières, *Pour une littérature-monde*, M. Le Bris et J. Rouaud (éd.), Paris, Gallimard, p. 77-86.
- GLISSANT, É. (1990) *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard.
- HUSTON, N. (2007) « Traduttore non è traditore », *Pour une littérature-monde*, M. Le Bris et J. Rouaud (éd.), Paris, Gallimard, p. 151-160.
- KEENE, D. (1996) « Préface », in *The Narrow Road to Oku*, trans. Donald Keene, New York, Kodansha America Inc., p. 5-15.
- KRISTEVA, J. (1969) *Sèmiôtikè. Recherches sur une sémanalyse*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel ».
- LAFFERRIÈRE, D. (2010) *Tout bouge autour de moi*, Montréal, Mémoires d'encrier.
- LAFFERRIÈRE, D. (2009) *L'énigme du retour*, Montréal, Boréal.
- LAFFERRIÈRE, D. (2008) *Je suis un écrivain japonais*, Montréal, Boréal.
- LAFFERRIÈRE, D. (2007) « Je voyage en français », in *Pour une littérature-monde*, M. Le Bris et J. Rouaud (éd.), Paris, Gallimard, p. 87-101.
- LARONDE, M. (1996) « Ethnographie et littérature décentrée. La question de l'Ethnique dans le roman français contemporain », in *French Literature Series*, v. 23, p. 167-185.
- LE BRIS, M. et ROUAUD, J. (2007) *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard.

- LEFEVRE, D. (2007) « Nicolas Bouvier - Dans le sillage d'un saumon genevois remontant à ses sources », in *Europe*, revue mensuelle, Vol 85, n° 242, p. 273.
- MEMMI, A. (1957) *Portrait du colonisé : précédé du portrait du colonisateur*, Paris, Buchet/Chastel.
- *Le Monde* (2007) « Pour une «littérature-monde» en français » (2007), le 16 mars.
- NIRANJANA, T. (1992) *Siting Translation: History, Post-Structuralism, and the Colonial Context*, Berkeley, University of California Press.
- OLLIVIER, É. (2001a) *Repérages*, Montréal, Leméac.
- OLLIVIER, É. (1991) *Passages*, Montréal, L'Hexagone.
- RAFAEL, V. L. (1993) *Contracting Colonialism: Translation and Christian Conversion in Tagalog Society under Early Spanish Rule*, Durham, NC, Duke University Press [1988].
- ROBINSON, D. (1997) *Translation and Empire: Postcolonial Theories Explained*, Manchester, St. Jerome Publishing.
- RUSHDIE, S. (1991) *Imaginary Homelands*, New York, Viking.
- SIMON, S. (1994) *Le Trafic des langues: traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal.
- TROUILLOT, L. (2007) « Langues, voyages, archipel », *Pour une littérature-monde*, M. Le Bris et J. Rouaud (éd.), Paris, Gallimard, p. 197-204.

